

LE JINGOBILIBA

LE JINGOBILOBA

En se penchant un peu par la fenêtre de la "chambre verte," ou mieux, dans l'encadrement que celle de la cuisine faisait aux jardins humides et cernés de hauts murs aux crêtes de tuiles moussues que dominent les frondaisons d'arbres anciens à l'écorce alsacienne, nourris du roucoulement des pigeons et des sonorités vert et noir du bronze des cloches de Saint Thomas, chaussés d'hortensias en massif épais bombant à leurs pieds, **IL** apparaissait, plus clair, plus échevelé, plus léger que les marronniers centenaires vieux compagnons de silence, lui le JINGOBILOBA.

Tante Madeleine ne manquait jamais de le présenter à ses visiteurs de la rue de la Monnaie, à ceux qu'elle pouvait recevoir dans l'intimité de la cuisine. Une de ses amies, strasbourgeoise de vieille souche, l'avait planté là, dans sa jeunesse. Il était pour elle, sans doute, un témoin de la vie retirée de ces jardins murés, gardien des souvenirs et repère des saisons et du temps qui s'écoule.

Sur le rebord de la fenêtre, les pattes plantées dans le guano, le plumage luisant et bouffant, les pigeons attendaient la fin des repas pris dans la cuisine, ou tante Madeleine hachait pour eux les morceaux de couenne de lard ou de jambon échappés à des choucroutes longtemps mijotées et le gras ou les cartilages d'autres viandes ou restes. Surexités, les pigeons faisaient claquer leur bec contre la vitre où la ramure du JINGOBILOBA dessinait une tapisserie au bercement complice, ou réprobateur. Jamais les pélicans de Lambaréné n'avaient ingurgité, sous Schweitzer, autant de poissons que les pigeons de la rue de la Monnaie n'avaient becquetés de grailons pendant le règne de tante Madeleine dans ce quartier de Strasbourg.

Elle avait toujours aimé cuisiner, au delà des contingences du respect de la vie, pour en faire profiter les siens ou les amis. Plus que le goût terreux du pain de MEININGEN façon 1917, aux relents de sable, de cendres et de paille, qu'elle aurait voulu abolir, c'était le vieux fond de terroir de la "parisienne d'Alsace" qu'elle disait être, qui l'entraînait dans les vallons fleuris de l'art culinaire ou son appétit créateur pouvait aussi s'assouvir.

Au message à la fois Schweitzerien et alsacien qu'elle tenait à faire passer à ses neveux et surtout petits neveux en offrant des livres comme "Mon oncle Albert Schweitzer " ou les "Souvenirs de mon enfance " de l'alsacien de Lambaréné , elle ajoutait quelques fois des Knakewursts , de la confiture d'églantine , de la palette fumée , du miel de sapin des Vosges , du Kügelhopf ou un "chinois " , et même pour un anniversaire, un livre de cuisine .

L'"Etique et la Civilisation " sentaient alors la cannelle ou le clou de Girofle .

Rue de la Monnaie, pour des amis ou collègues qui l'appréciaient et pour faire mentir Sébastien BRANT, certaines réunions de travail étaient accompagnées d'un excellent Sauterne de l'après-midi , qui , assorti des gâteaux qu'il fallait , ne pouvait plus " mordre comme un serpent " ni " répandre son venin dans le corps " de ses hôtes .

Sur les étagères du buffet de cuisine, avec confitures et gâteaux du pays, prometteurs de petits déjeuners plantureux, siégeaient les grands Crus des trois neveux vigneron : Sainte Radegonde - qu'aima Venance Fortunat, Chateau Lubersac revêtu de sa robe pourprée et le Sigoulès goulayant . L'éciat vert bouteille des flacons , ou se mirait quelques fois le JINGOBILOBA, fascinait les pigeons boulimiques écrasant le plumage de leur gorge aux carreaux de la fenêtre .

Mais de tous les volatiles qui avaient pu être sevrés par Tante Madeleine, seules quelques dizaines de poules périgourdines avaient eu droit à l'adcool ... Et, de plantes en pot ou pleine terre , d'arbres , de pigeons, de poussins et de poules, de cochons, de lapins et de neveux et amis ... combien avaient pu être nourris par Tante Madeleine ? Je ne sais pas , à l'exception des cochons : Il n'y en eut qu'un ! il s'appelait Marius (ainsi l'avait-elle nommé). De tous les animaux qu'elle avait élevés , pendant les années 1940 à 1944 à la Mouthe , c'est à lui qu'elle a prodigué le plus d'attentions et de soins . Voulait-elle en faire un "parisien d'Alsace" du Périgord ? Toujours est-il que cet animal détonnait au milieu de ses congénères périgourdins, qu'il ne fréquentait d'ailleurs pas. Il avait son enclos personnel , doré d'une paille de crèche de Noël perpétuellement renouvelée . Et si la sollicitude dont il était l'objet pouvait faire sourire les agriculteurs voisins , rien qu'en le voyant on avait envie d'en manger . La cruauté du clou dans le groin lui avait été épargnée , de même que la marque au fer rouge sur l'échine . Ses moindres égratignures étaient régulièrement badigeonnées de teinture d'iode et de longues promenades dans la campagne , coursé quelquefois par Philippe lorsqu'il s'échappait, lui avait donné du jarret .

Les enfants que nous étions aimaient à jouer avec lui , mais c'est avec Tante Madeleine qu'il entretenait - comme elle aimait le dire - les meilleurs rapports .

Le jour où Marius a été "saigné " Tante Madeleine nous avait tenu , les enfants , à l'écart dans la maison avec elle , et nous avons trouvé normal qu'elle ait pleuré . Le lendemain, à la table de midi , les premiers morceaux de Marius étaient offerts , morceaux auxquels , enfants dégoûtés par ce canibalisme , nous ne touchâmes point . Surpris de la voir manger comme tout le monde , nous avons pris pour de l'incoséquence ce qui était un remarquable self-contrôle .

Les agriculteurs du voisinage la connaissaient bien et la prenaient pour une originale lorsqu'ils la rencontraient en promenade avec Marius ou courant les chemins du MONTEIL pour les leçons de vélo qu'elle prenait avec ses neveux LOBSTEIN , particulièrement avec Philippe , excellent coureur de fond à l'époque, que Marius avait souvent entraîné dans les champs de vignes et de topinambours .

Nous escortions également Tante Madeleine dans ses courses aux oeufs , chez les fermiers du pays . Depuis l'ân de déportation 1917 où elle avait écrasé dans son sac-à-main, en s'appuyant sur le parapet des remparts du Château de MEININGEN, l'oeuf unique auquel Oncle Louis-Paul et elle avaient droit dans le cadre d'un rationnement sévère et teuton , depuis cette époque, elle s'était peut-être promis une revanche sur le sort qui voulait qu'en temps de guerre les poules pondent moins ?

Des hésitations de son neveu Pierre à savoir de l'oeuf ou de la poule lequel des deux était venu le premier , elle savait que le germe de vie était l'oeuf .

Arrivés ensemble à faible distance des fermes et enclos à volailles, elle nous intimait l'ordre de ne plus bouger et s'avancait seule au devant de la fermière alertée par les cris de poulailler et aboiements de chiens qui s'enflaient. D'un geste affectueux, assuré et peut-être théâtral , elle nous montrait , nous au bas du chemin , chétifs et malingres, en disant : " ces enfants ont quelquefois faim ! " Elle ne revenait jamais bredouille de ses expéditions, et le niveau des oeufs montait dans les grandes terrines à conserve juchées sur les armoires de nos familles .Elle expliquait plus tard que nos joues halées et molets aux rondeurs d'oeuf auraient pu faire mauvaise impression sur les fermières attendries .

Sans prétendre qu'elle était mue par une mystique de l'oeuf , elle a su donner à cet entraînement périgourdin son plein rendement en Alsace, plus tard , lors de ses mémorables tournées campagnardes qu'elle organisait pour recueillir les dons destinés à la "vente des Missions " .

Les camions de collecte, lorsqu'elle en était le navigateur, revenaient avec d'incroyables quantités d'oeufs, à tel point, que les épiciers et crémiers de Strasbourg se précipitaient pour être les premiers servis en oeufs frais au retour de Tante Madeleine.

Pour optimiser sa politique ovicole, pendant les années de guerre, à LAMOUTHE, elle avait sa propre production de poulets et poules pondeuses sur laquelle elle régnait en maîtresse incontestée, secteur que lui abandonnait totalement Oncle Louis-Paul plus à l'aise dans l'exégèse des choses de l'esprit que de celles de la terre.

Dans la basse-cour tantemadeleinesque, comme dans d'autres poulaillers, toute poule qui avait bien pondu et accepté d'être bien nourrie, avait le droit d'être mangée.

Le moment venu, Tante Madeleine tuait elle-même ses poules pour leur éviter des souffrances inutiles mais habituelles. La méthode qu'elle utilisait avait le don d'éveiller l'ironie des métayers voisins et la réprobation d'Oncle Louis-Paul : elle faisait ingurgiter à la victime une cuillerée d'eau de vie - ce que les poules aiment beaucoup - lorsque ivre mort était le gallinacé, elle lui sectionnait avec des ciseaux une veine un peu jugulaire, juste sous la langue, en lui tenant le bec ouvert. Ayant assisté à ces exécutions chirurgicales, il me semblait que la méthode pouvait trouver une justification médicale sinon humanitaire, et pour un entendement humain de 10 ans, la première partie de la méthode méritait peut être d'être essayée sur un enfant.

Oncle Louis -Paul trouvait lui, à ce raffinement quelque chose de monstrueusement oriental, quelque chose de beaucoup trop éloigné des traditions les plus simples des éleveurs de volailles, qu'ils soient alsaciens ou périgourdins : il se disait révolté.

Tante Madeleine très sûre d'elle-même et de sa méthode - sans doute une autre lui répugnait-elle - suggérait alors à oncle Louis-Paul que la prochaine exécution pourrait être conduite par lui-même dans le cadre des ses propres théories et convictions. Prisonnier pour une fois de cette logique, imperturbable, il acquiesçait.. mais l'échéance était lointaine. Cependant le jour où il fallut tuer le coq arriva. Voilà Oncle Louis-Paul face à cette pénible obligation et à la curiosité de neveux, dont j'étais, qui voulaient savoir comment il allait s'y prendre.

Tante Madeleine s'était retirée - habile ou pleine de tact - dans la maison - L'oncle avait une hache fraîchement affûtée et posé un billot dans l'allée du jardin devant la porte de la cuisine . Le coq était maîtrisé avec notre aide et le cou sur le billot . Retenti un han ! de bûcheron. Le coq tombait au pied du billot , le cou tranché , ne tenant plus qu'à un fil , un tendon , au corps du volatile , qui se redresse et se sauve , perdant la tête, en courant à travers la pelouse poussant ses derniers cocoricos dans des sursauts de col et de bec . Oncle Louis-Paul affolé, s'était lancé à sa poursuite la hache encore à la main , et nous à ses trousses .

L'exécution de la poule suivante, notre Oncle plongé dans un livre ou la préparation d'un sermon, eut lieu en odeur d'eau-de-vie et claquement de ciseaux .

Tante Madeleine savait s'accommoder des contingences les plus simples et les plus près de la nature et , même mettait un point d'honneur à y exceller . Avait-elle ainsi la "main verte " ? Arrosoir , plantoir ou sécateur à la main , à Lamouthe, rue Jean Sturm ou rue de la Monnaie , elle aimait faire pousser plantes, légumes ou fleurs . Seul le JINGOBILOBA n'avait jamais été l'objet de sa sollicitude , mais elle ne l'en aimait pas moins pour sa simple présence, ou peut-être pour ce parfum de forêt africaine - où elle n'était jamais allée - Lorsque dans le feuillage frissonnant passait comme une risée venue de l'Ogoué .

Malgrès ses différents séjours au Diaconat, elle n'y avait emmené avec elle que les espèces les plus fragiles, le salon de son appartement restait occupé par plantes et vases fleuris, soignés par une invisible main , où plus épaisse en était l'absence de son hôte .

Parmi ses avant-dernières fleurs, une nièce lui avait apporté au Diaconat un bouquet de marguerites, d'un jaune très lumineux et vif . Le lendemain , quatorze juillet 87 , alors que je lui faisant mes adieux , elle m'avoua que la veille elle avait trop souffert pour pouvoir s'occuper de ses fleurs ou seulement les voir , mais ce matin elle s'était sentie en pleine forme, " la nuit avait basculé " , alors elle s'était levée pour aller les voir et les sentir : c'étaient les marguerites jaunes, les fleurs de la fidélité ! " elles dureraient au moins quinze jours " ! riait-elle ... et quelques jours après , elle est partie .. avant que ses fleurs ne fânent . Parmi les pensées de ceux qui l'entouraient , est-elle partie seule ? non , je crois qu'ELLE A EMMENE LE JINGOBILOBA .

Georges STROH
25 Mars 1988